

## **Firmin et Marie-Louise Allamand : deux instituteurs dans la Grande Guerre**

*Ce texte a été présenté le 12 décembre 2018 dans le cadre des conférences mensuelles de l'Académie de la Val d'Isère.*

*La correspondance du couple Allamand a fait l'objet d'un ouvrage, labellisé Centenaire 1914-1918 : Dialogue de papier, Un couple d'instituteurs dans la Grande Guerre, Cahiers du Vieux Conflans n°17, 2018.*

*Ce texte est mis à la disposition de tous ; pour toute utilisation ou citation, merci d'utiliser les références en usage. Sauf mention contraire, toutes les photographies présentées ici sont la propriété de la famille Sonzogno.*



*Archives privées,  
Firmin, Marie-Louise, Emile et Cécile photographiés à Bourg-Saint-Maurice lors d'une permission,  
juin 1915*

Depuis 2013, la France commémore le centenaire de la Première Guerre mondiale. Ce temps long de commémorations a donné lieu à de multiples manifestations, spectacles, publications et cérémonies qui, tous, témoignent du lien fort qui nous unit encore aux hommes et aux femmes de 1914.

L'un des premiers évènements organisés a été la grande collecte des documents de la Première Guerre mondiale, en novembre 2013. Chacun pouvait présenter et partager son histoire familiale à travers des documents ou objets, mis ensuite en ligne sur le site Europeana 14-18. C'est dans le cadre de cette collecte mémorielle, organisée par le service patrimoine d'Albertville, que j'ai rencontré M. Pierre André Sonzogno, petit-fils de Firmin et Marie-Louise Allamand, deux instituteurs savoyards. Il m'a présenté deux des dix classeurs de la correspondance échangée par ses grands-parents durant la Première Guerre mondiale. Intéressée par le sujet, il m'a ensuite communiqué l'intégralité des lettres et cartes conservées.

Lire ces lettres écrites avec tant d'amour et de constance, conservées avec soin par leurs descendants est émouvant. Lire une correspondance c'est un peu pousser la porte des foyers et pénétrer dans l'intimité des familles. Si nous savons les lire et les « écouter », nous pouvons entrer dans la mairie école de Bellentre, sur les traces de Marie-Louise, suivre Firmin de sa chambre de sous-officier de la caserne de Conflans à son abri dans les tranchées des Vosges. Cependant, nous devons garder en tête qu'ils ne dévoilent, ne nous dévoilent, pas tout, n'ouvrent pas toutes les pièces de leur foyer et nous devons essayer de faire parler leurs silences. Ce qu'ils échangent, ou taisent, fait de leurs lettres, 100 ans après, un témoignage intéressant de la vie d'une famille savoyarde durant la Première Guerre mondiale.

Cette correspondance très riche, plus de 1 000 lettres et cartes écrites par Firmin, Marie-Louise et leurs familles et amis, peut être étudiée de bien des manières. Le livre que j'ai consacré au couple Allamand et à leur famille est construit autour de trois temps :

- avant la guerre,
- du 2 août 1914 au 19 juin 1915, lorsque Firmin est instructeur au 22<sup>ème</sup> BACP donc encore dans la zone de l'intérieur,
- et du 20 juin 1915 au mois d'août 1916, lorsqu'il est sur le front, dans les Vosges puis dans la Somme.

Ce soir, ma présentation sera un peu différente ; ceux qui ont assisté aux précédentes le savent, j'ai toujours beaucoup à dire de l'histoire de Firmin, Marie-Louise, Emile et Cécile. Il me faut cependant faire des choix pour être complète dans un temps raisonnable. Je vais donc vous les présenter à travers sept mots ou expressions qui les définissent. En effet, la question de l'identité est très importante dans la correspondance du couple : rester le même, rester lui-même alors que Firmin est désormais sous l'uniforme, un homme parmi les autres, est fondamental pour lui. En Savoie, Marie-Louise tente quant à elle de montrer à son mari qu'elle est et reste une femme forte.

## I / Firmin et Marie-Louise sont savoyards

Les familles de Firmin Allamand et de Marie-Louise née Miège sont toutes les deux savoyardes.

Isidore Firmin Allamand est né le 27 juin 1882 dans la maison familiale du Noyeray, hameau de Séez. Son père, Victor Allamand, est cultivateur. En 1866, l'instituteur de Séez demande à ce que Victor Allamand, soit nommé instituteur adjoint. La demande est acceptée par l'inspecteur d'académie mais cette activité semble accessoire ou temporaire puisque dans aucun acte, il n'est qualifié d'instituteur. La mère de Firmin, Marie Julie Eugénie dite Zulime David, est, selon les actes, ménagère ou cultivatrice.

La vie familiale se partage entre deux hameaux de Séez : le Noyeray, d'où est originaire Zulime, et le Bechay ou Bessaix.

Sur la photographie ci-dessous, prise vers 1904 ou 1905, toute la famille est présente.



*Archives privées, portrait de la famille Allamand, vers 1904 ou 1905*

Au premier rang : Clément (1883-1942), Victor (1848-1911), Zulime (1856-1935) et Victoire (1895-1973). Au second rang : Flavie (1892-1970), Edouard (1885-1918), Gabriel (1900-1920), Firmin (1882-1916) et Marie (1887-1974).

Les parents de Firmin Allamand sont agriculteurs mais sa famille est également liée aux métiers du textile. Sa grand-mère paternelle, Marie-Josephte, est la fille de Jean-Baptiste Arpin, le fondateur de la filature. Dans les archives familiales, une photographie des femmes de la famille, dans leur activité de couturière, est conservée.



*Archives privées, femmes de la famille Allamand, vers 1900*

En juillet 1898, Firmin obtient le brevet élémentaire et le certificat d'études primaires supérieures, et il réussit le concours d'entrée à l'École normale. A noter que sur onze élèves-maîtres admis cette année-là, cinq seront tués durant la Première Guerre mondiale.

A l'issue de trois années de formation à l'École normale d'Albertville, Firmin est nommé à Bourg-Saint-Maurice où il enseigne de 1901 à 1906. L'année scolaire 1906-1907, il est à Notre-Dame du Pré. Le 1<sup>er</sup> juillet 1907, il épouse l'institutrice de la commune, Aurélie Collombet native de Longefoy. Son père, Edouard Collombet, est cultivateur, sa mère, Marie-Louise née Montmayeur, est institutrice publique à Longefoy. Le mariage est de courte durée : Aurélie donne naissance à leur fils Emile le 15 août 1907 à Longefoy et décède quelques jours plus tard, le 31 août.

Veuf, Firmin effectue la rentrée 1907 à Bellentre. Il s'implique dans la vie de sa commune : il est secrétaire de mairie (ce qui est courant pour les instituteurs), parfois géomètre. En dehors des activités scolaires, il fonde également une société de tir et dirige en hiver un cours d'adultes.

Marie-Louise est née le 13 février 1891 à Tournon. Elle est la fille de Jean-Baptiste Miège et de Claudine Reydet. Elle vit au Poyet, hameau de Tournon, avec ses parents et ses trois frères aînés : Jean, Alfred et Joseph.



*Archives privées, portrait de la famille Miège, vers 1895*

La famille de Marie-Louise appartient à la moyenne bourgeoisie. Son père est forgeron mais aussi conseiller municipal puis maire de Tournon de 1876 à 1884. L'entreprise familiale, sous sa forme industrielle, est fondée en 1860, date qui figure sur le papier à en-tête.



*Archives privées, papier à en-tête de l'usine (1915)*

En 1907, Marie-Louise réussit le concours d'entrée de l'Ecole Normale des filles de Chambéry et effectue sa première rentrée en 1910 à Bellentre, au hameau de Bonconseil – une école temporaire, ouverte cinq mois durant l'hiver. L'année suivante, elle est à Celliers, au hameau de la Thuile, puis en 1912 à Saint-Jean-de-la-Porte au hameau de Montlambert.

C'est vraisemblablement en 1910 qu'elle rencontre Firmin, mais nous savons peu de choses de leurs premières années de fréquentation. Nous savons uniquement par une lettre de Firmin, que les deux instituteurs correspondaient déjà avant leur mariage. En septembre 1913, leur mariage civil est célébré à Tournon. Marie-Louise effectue en octobre, sa rentrée comme institutrice à Bellentre, à l'école du chef-lieu.

Le couple et le petit Emile vivent dans la mairie-école ; ils occupent les deux logements réservés à l'instituteur et à l'institutrice. Le rez-de-chaussée est occupé par les deux classes : l'école est mixte et les deux instituteurs se partagent les élèves du chef-lieu. Marie-Louise s'occupe des plus petits, Firmin des plus grands.

Emile, le fils de Firmin, séjourne parfois chez ses grands-parents maternels, à Longefoy, ou paternels, à Sééz. C'est le cas à l'été 1914, lors de la grossesse de Marie-Louise : depuis juin, il est chez ses grands-parents Collombet. Le 1<sup>er</sup> juillet 1914, Marie-Louise donne naissance à une fille, Cécile. Le 2 août 1914, Firmin quitte Bellentre pour rejoindre le dépôt du 22<sup>ème</sup> BACP à Albertville.

Mobilisés, les hommes quittent leurs foyers et se trouvent noyés au milieu de la foule des dépôts. Dans ces circonstances, la présence d'amis, de « pays » est rassurante, pour le soldat comme pour sa famille. Le jour même de son départ de Bellentre, Firmin veut rassurer son épouse et lui écrit :

« Bien aimées Marie-Louise et Cécile,

Rassure-toi immédiatement ma chérie ! Suis habillé d'effets pas trop rapés mais pas neufs parce que nous (de la 14e) restons au dépôt les derniers ! Ensuite si l'on a besoin de renforts, on prendra les effets de guerre flambant neufs. Ainsi ne te bile pas sur mon sort pour l'instant. Suis avec Côte Théophile adjoint de Landry et un caporal Rolland de Sééz. Tout le long du parcours, ce matin, quel enthousiasme, quel entrain ! même à mon avis, un peu factice ; ces Peiserots et Chapelains ! Seraient-ils vraiment courageux le danger réel survenant ? Aïmoz était de mon avis. J'ai revu en route ou à Albertville un grand nombre de connaissances, parmi lesquelles beaucoup de collègues. (...) Vu également Narcisse (probablement Arpin, qui rejoint le 1<sup>er</sup> RAM à Grenoble), le beau Narcisse, superbe sous ses galons ! Revu mes copains sous-offs du 22e qui m'ont très bien accueilli.

Suis libre – grâce surtout à mon grade, jusqu'à midi et demi. Vais aller en sortant du café Ferrand (où servait la fille Fracher de Bon-Conseil, et où Jovet Hypolite nous a conduits) au quartier Songeon (car on nous a habillés à la vieille église) pour me faire galonner car ma tenue actuelle est celle d'un simple chasseur de 2e classe ! (...) PS On ne croit pas à la guerre chez mes camarades sous-offs de l'active. »

Firmin est très lucide sur l'ambiance du départ : ce n'est pas l'image d'une mobilisation en chantant et la fleur au fusil. Ce sont des hommes encore en civil qui rejoignent les dépôts, certains s'animent, comme chahutaient les conscrits républicains partant pour le service.

Les hommes devenus des soldats composent rapidement des cercles de sociabilité selon des critères comme le village d'origine, la profession dans le civil et / ou le grade. Firmin est savoyard et retrouve sous l'uniforme d'autres Savoyards mais au sein du 22<sup>ème</sup> BACP, il rencontre des hommes venus d'autres régions. Dans ses lettres à Marie-Louise, il véhicule parfois images et stéréotypes, pour mieux mettre en valeur les qualités des Savoyards : en octobre 1914, à Barbières, il critique le vaguemestre qui « en bon Auvergnat » sillonne le village pour se procurer une chambre chez l'habitant alors que ses camarades sont à l'exercice. Il note amèrement « Je ne lui en veux pas ; ce n'est pas un Savoyard, voilà tout. » En avril 1915, un Marseillais voulant lui emprunter de l'argent sans avoir remboursé son précédent prêt, est décrit comme beau parleur : « l'ami Toche », nouveau Marius [référence au personnage des Misérables de Victor Hugo, né dans une

famille aisée mais désargenté NDA], n'était qu'un vulgaire tapeur ». Nul doute que les Savoyards n'auront pas non plus été épargnés par leurs camarades.

Parmi ces Savoyards, Firmin retrouve des amis ou noue de nouvelles relations qu'il décrit à Marie-Louise. A Albertville, il croise à plusieurs reprises le député Antoine Borrel. Avant la guerre, les deux hommes sont liés ; en juillet 1913, pour appuyer la demande de Marie-Louise pour l'obtention du poste d'institutrice de Bellentre, Firmin avait fait appel à Antoine Borrel : son dossier professionnel contient une lettre du député à l'inspecteur sur papier à en-tête de la chambre des députés. Ce type d'intervention est tout au fait courant et est fortement lié au mode de fonctionnement de l'administration : les mouvements des instituteurs sont décidés par le préfet après un avis consultatif de l'inspecteur d'académie. Quelques semaines plus tard, Antoine Borrel est le témoin de mariage de Firmin.

Moins d'un an après, c'est encore à lui que Firmin, en prise avec un officier, pense faire appel. Le 23 août 1914, il se plaint dans une lettre à Marie-Louise des observations blessantes de son capitaine et demande : « Si tu pouvais me donner l'adresse de Borrel (1<sup>er</sup> territorial de chasseurs. Cie ? Lieu?) ça pourrait nous rendre un grand service, par son intermédiaire et celui de Viviani son grand ami. [En marge, de la main de Firmin : Important] »

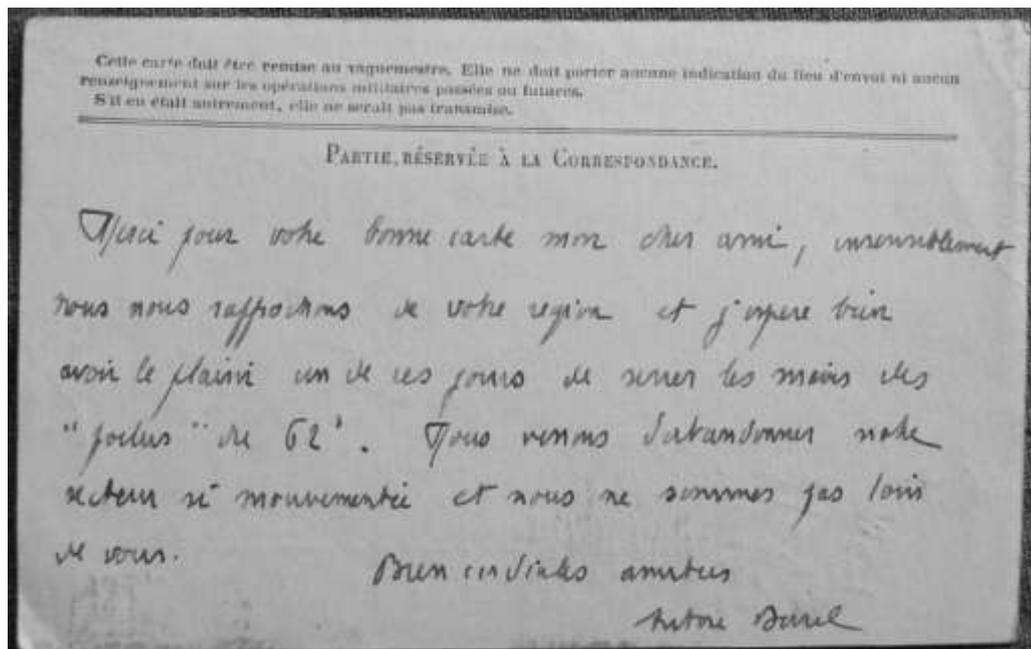
Antoine Borrel est lui aussi mobilisé. De la classe 1898, il est rappelé le 3 août 1914. Firmin va régulièrement informer son épouse du brillant parcours militaire de leur ami. Le 15 septembre 1914, les deux hommes se voient à Albertville : « Aujourd'hui sont arrivés des chasseurs territoriaux du 1<sup>er</sup> bataillon, (...) Il y a 5 sous-offis parmi eux, des classes 1901, 1900, 1899, même 1 de la classe 1897 parti à titre de volontaire, tout comme l'ami Antoine Borrel que j'ai eu le grand plaisir de retrouver parmi eux. Il est parti m'a-t-il dit au lieu et place d'un père de famille que son âge appelait à partir : quel brave cœur, ce cher député ! Je vais le revoir à peu près tous les jours pendant qu'ils resteront là. (...) Nous nous arrangerons pour l'admettre à notre popote (...) » Antoine Borrel est déjà présenté en héros mais il est à noter qu'il est rappelé à l'activité en août 1914 comme les autres hommes de sa classe d'âge, initialement dans l'armée territoriale (le 1<sup>er</sup> régiment territorial de chasseurs). En revanche, il est bien versé, à sa demande d'après sa notice biographique sur le site de l'assemblée nationale, dans l'active, dans la réserve du 22<sup>ème</sup> BCA, le 13 septembre 1914, comme l'atteste sa fiche matricule. Firmin décrit ainsi le départ de Borrel le 18 septembre : « Borrel est parti à midi avec les territoriaux versés au 62<sup>e</sup> bataillon ; en lui serrant la main – peut-être pour la dernière fois ! - je lui ai exprimé l'espoir de tous les Tarins de le voir revenir au milieu d'eux : ils ont encore besoin de vous, lui ai-je dit, ménagez votre vie. Il m'a quitté précipitamment, après une énergique pression de mains... l'émotion le gagnait aussi. Mais il est parti le sourire aux lèvres, plein d'entrain... noble cœur ! »

Dans les Vosges, Borrel gagne rapidement ses galons. Fimin l'écrit à Marie-Louise le 20 octobre 1914 : « PS : J'apprends qu'Antoine Borrel a été promu successivement caporal, sergent (4 jours après) puis adjudant tout dernièrement. Il fait du chemin notre

ami ! » La figure du député combattant devient presque une légende : en décembre 1914, dans une lettre de Firmin à Marie-Louise, il serait capitaine (il est et finira lieutenant d'après sa fiche matricule) ; il se serait « exposé maintes fois volontairement et a réussi à bien conduire des patrouilles. » ; en avril 1915, la rumeur le dit dans l'aviation, arme prestigieuse, ce que rien n'atteste à ce jour.

Antoine Borrel est apprécié des hommes comme Firmin parce que bien que sa situation lui permettait d'être moins exposé, par son âge, son statut de député. Il demande aussi à prendre part activement au conflit alors qu'il aurait pu demander une affectation loin des combats ou retourner siéger à la Chambre des députés en 1915 (ce qu'il fera en mai 1916). Il n'est pas un « planqué » et gagne ses galons et ses décorations sur le front.

Firmin est admiratif mais l'accession rapide et presque automatique des députés au grade d'officier n'est pas du goût de tous comme il le rapporte en décembre 1914 à Marie-Louise : « Son ancien lieutenant, Ehrardt est un peu jaloux de cet avancement trop rapide. »



*Archives privées, carte d'Antoine Borrel à Firmin Allamand, 1915*

Se retrouver entre Savoyards et maintenir les liens avec ceux du pays est important pour des hommes qui ont quitté leurs familles et leur région. Lorsque les hommes changent d'affectation, sont blessés ou en permission, ils tentent de rester en contact. Firmin écrit et reçoit des courriers de ses camarades savoyards et tarins d'un secteur du front à un autre, du front à l'arrière. Parmi ces « pays », se trouvent en particulier les jeunes classes de Bellentre et de Séez que Firmin retrouve à Albertville, Barbières ou Bollène. Parmi eux, il semble assez proche de Joseph Marchandet, né en 1894, qui part

avec lui pour les Vosges en juin 1915. Un autre Bellentrain, François Conchâtre envoie à son ancien instituteur et instructeur son portrait.

Partis pour le front, Firmin continue de s'informer du sort des hommes du pays. Lorsque Marie-Louise l'informe le 16 juillet 1915 que la mort de Michel Trésallet, soldat de 2<sup>ème</sup> classe, a été annoncée officiellement à son père, très affecté, il souligne dans la lettre de sa femme les mots « Pauvres gens ! » et ajoute en marge « Oh ! Oui. C'est le premier de mes élèves de Bellentre qui est tué à l'ennemi. Mes affectueuses condoléances à Jean Maurice Trésallet quand tu le verras. »



*Archives privées, photographie prise à Bollène en décembre 1914,  
(Firmin est au premier rang, quatrième en partant la gauche)*

Pour tous, quelle que soit la région, le maintien des liens avec le « pays » est durant la guerre un des éléments qui les aide à tenir.

## II / Firmin est sous-officier et chasseur alpin

Evoquer Firmin chasseur alpin, c'est évoquer plus que la guerre, sa perception de la guerre et celle de ses proches.

C'est au 22<sup>ème</sup> BACP que Firmin a effectué son service en 1903-1904. Il est promu sergent en 1905 ; lorsqu'il est rappelé dans l'active, Firmin Allamand est donc sous-officier.



*Archives privées, Firmin Allamand, vers 1902 ou 1903*

Le 2 août 1914, il rejoint le 22<sup>ème</sup> BACP à Albertville et attend d'être fixé sur son sort. Durant onze mois, Firmin n'est pas sur le front mais reste dans la zone de l'intérieur, comme instructeur. Il décrit à son épouse la formation des jeunes classes, la répétition des tâches et l'ennui. Du conflit, il connaît ce que disent les communiqués et les rumeurs, ce

qu'écrivent ses proches. Ainsi, il apprend dès septembre 1914 la mort de collègues et amis mais il n'expérimente pas encore la réalité de la guerre.

Il devient combattant en juin 1915, partant pour les Vosges avec le 62<sup>ème</sup> BCA, la réserve du 22<sup>ème</sup>. Le contenu de ses lettres change, il évoque désormais une autre guerre. Pour autant, la guerre ne constitue pas l'essentiel de ses lettres, ce qu'explique en partie le poids de l'autocensure (Firmin veut-il et peut-il décrire la guerre à sa jeune femme ?) et de la censure, mise en place à partir de 1915. Par le biais de l'écriture, il semble que les hommes tentent d'échapper à la guerre, de maintenir un lien avec leur vie civile ; il est donc surtout question dans les échanges conjugaux, des enfants et de la famille, de la relation épistolaire et du quotidien ordinaire. Ecrire en guerre n'est donc pas décrire la guerre.

Que vont donc écrire Firmin et Marie-Louise ? Lorsque Firmin est sur le front des Vosges, de juin 1915 à juillet 1916, les principales offensives se déroulent sur deux points du front, au Linge de juillet à octobre 1915 et à l'Hartmannswillerkopf, de septembre 1915 à janvier 1916. Avec le 62<sup>ème</sup> BCA, Firmin ne participe pas à ces offensives. La vie face à l'ennemi est pour lui une alternance de périodes de calme, d'escarmouches sporadiques ou de harcèlements d'artillerie ponctuels.

Pour ne pas inquiéter sa femme, Firmin, lorsqu'il évoque la guerre, a parfois recours aux euphémismes, aux métaphores et à l'humour : sous sa plume, attaquer devient parfois « embêter » ou « taquiner », les obus sont des « colis boches », les gaz asphyxiants sont « des gaz suffocants, hilarants ». Lorsqu'il évoque la guerre et les combats, il évoque surtout les bruits car dans les tranchées les hommes entendent plus qu'ils ne voient. Il décrit à Marie-Louise les sons des différents projectiles, balles, obus de différents diamètres, leurs effets sur la végétation alentour.

Firmin évoque plus facilement ses conditions de vie dans les tranchées, la nourriture qui arrive souvent froide, les travaux sans cesse recommencés pour consolider les boyaux, aménager des abris ou les relations entre les hommes. Comme pour de nombreux combattants, la pluie et la boue apparaissent dès ses premières cartes écrites des Vosges. Il consacre aussi de longues pages à la description de la réalisation de bagues, coupe-papier et autres objets issus de l'artisanat de tranchées.



*Vestiges de la guerre en Alsace, Tête des Faux (Caroline Favre, août 2015)*

Loin des combats, Marie-Louise, lit avec avidité les lettres de son mari pour connaître ses nouvelles conditions de vie. Elle en partage des passages avec Emile qui est impressionné en novembre 1915 par la description réaliste que son père fait de l'inondation de sa cagna en pleine nuit, dans les Vosges, sous la pluie : « je suis bien et pense que toi tu ne l'ait pas parce que qu'an maman lit les lettres et qu'elle dit qu'il y a l'eau jusqu'à la ceinture s'est moi qui ne voudrait pas être à ta place les cagnas ne sont pas si bonne que celles ou tu étaient avant ». Lorsque Firmin lui décrit les sons de la guerre, Marie-Louise évoque comme écho son propre univers sonore et cherche des similitudes avec celui de son mari le 9 juillet 1915 « (...) le temps est toujours à l'orage, le tonnerre fait du tintamarre pendant que je t'écris ; avec un peu d'imagination je pourrais me croire sur le front et c'est bien miracle si je n'en rêve pas cette nuit ; mon inquiétude est telle que je rêve toutes les nuits à toi ; j'espère que ton sommeil est moins agité... »

Les familles des combattants appréhendent la réalité de la guerre par ce que leurs proches mobilisés leur écrivent, mais aussi par les communiqués, la presse, les récits de ceux qui reviennent du front. Les civils ne doivent pas se rendre dans la zone des armées et même si certains tentent l'aventure, les cas sont rares. A Bellentre, Marie-Louise raconte comment madame Aimoze a rendu visite à son mari, probablement médecin ou employé dans un hôpital militaire, et a pu s'approcher du front. Elle se rend à Epernay, en Champagne, en février 1915. Marie-Louise écrit : « Mme Aimoze [...] m'a raconté ses impressions de voyage [...] D'Epernay, elle a vu la fumée dans le lointain et entendu le bruit du canon (cela ressemble au tonnerre, paraît-il). »

La guerre amène aussi en Savoie des réfugiés et avec eux les récits de la guerre. Le 7 mars 1915, Marie-Louise annonce que sept réfugiés sont arrivés à Bellentre : « (...) une femme avec 4 ou 5 enfants et 1 estropié. [...] Les petits ne comprennent pas le français, paraît-il, ce serait des Alsaciens ! » Leur sort alimente les conversations et Marie-Louise et

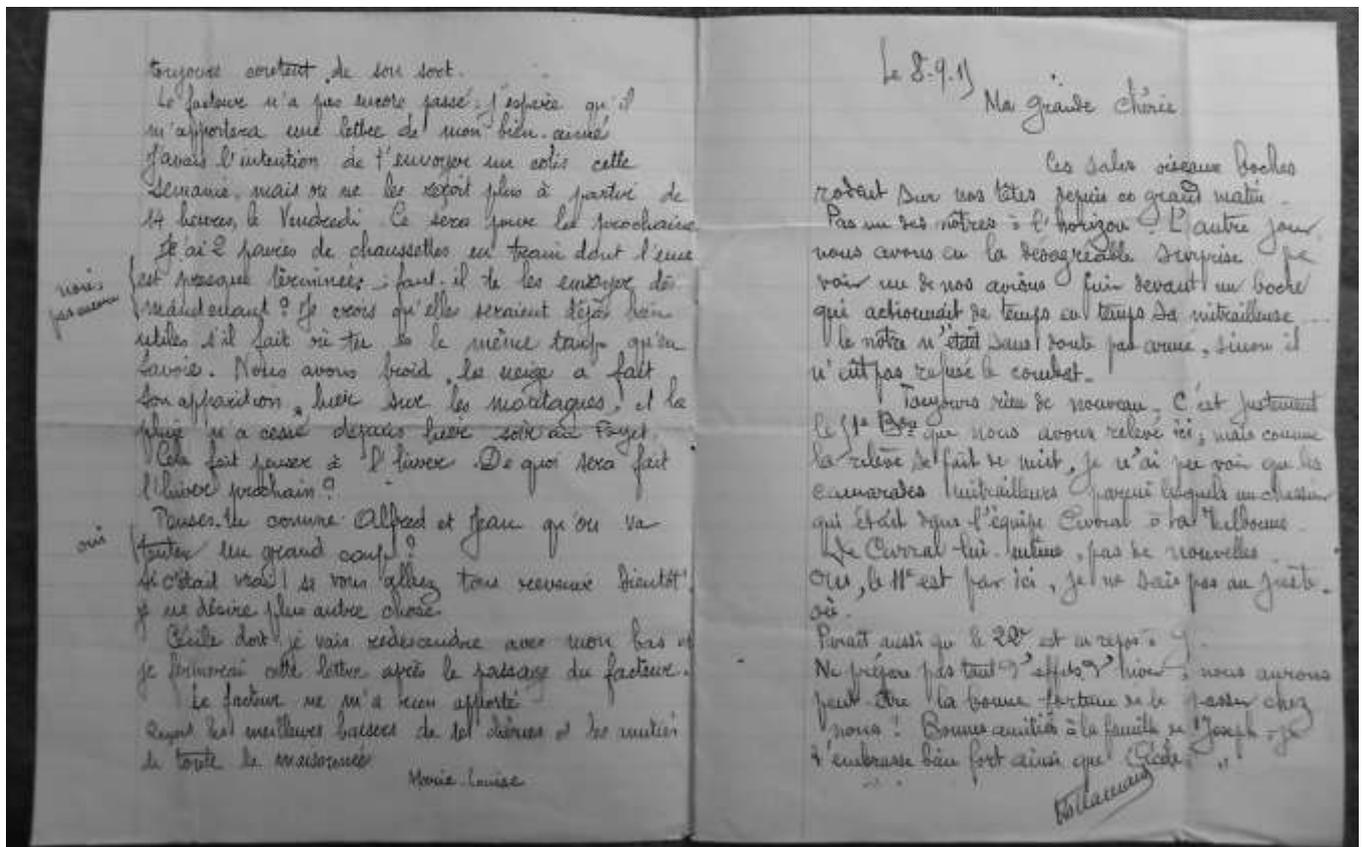
Mme Jovet, sa voisine, plaint la pauvre femme, sans nouvelles de son fils aîné et dont le plus jeune fils et le mari sont en Allemagne.

Ceux qui viennent du front enfin, les convalescents, les permissionnaires, les réformés, permettent aussi aux civils d'appréhender la guerre. Les femmes se montrent observatrices et relèvent les changements intervenus chez les hommes. Marie-Louise, lors des permissions de ses beaux-frères, note avec tristesse le 11 février 1916, qu'Edouard se porte assez bien mais qu'« il lui manque un peu de sa gaieté » et le 12 mai 1916 que « Félicien se porte bien, mais il cause peu, encore moins qu'avant. »

Firmin est un soldat, un combattant ; la guerre est présente dans ses lettres mais bien souvent, il ne veut pas inquiéter son épouse. Comme beaucoup d'hommes, la lettre est bien souvent un espace consacré à la famille plus qu'à la guerre.

### III / Firmin et Marie-Louise sont instituteurs

Firmin et Marie-Louise sont tous deux instituteurs. Même si durant la Première Guerre mondiale, tous ou presque écrivent, par leur éducation et leur métier, le couple est familiarisé avec l'écrit : leurs lettres et cartes sont bien écrites (graphie et style), souvent longues. J'ai choisi cette double lettre datée des 4 et 8 septembre 1915 pour vous montrer la belle écriture régulière des deux instituteurs, Marie-Louise à gauche, Firmin à droite. Elle est également intéressante car elle est très représentative du mode de correspondance du couple. Puisque le papier est rare et se conserve mal dans les tranchées, Marie-Louise prend l'habitude de laisser une partie de sa lettre vierge afin que Firmin puisse y rédiger sa réponse. Et parce que ce courrier est précieux, il prend l'habitude de le renvoyer à son épouse.



*Archives privées, double lettre de Marie-Louise et Firmin Allamand, septembre 1915*

Devenu soldat, Firmin tente de rester le même. Etre instituteur fait partie d'une identité qu'il revendique. Cent ans après leur rédaction, nous retrouvons dans ses lettres, l'influence de son éducation et de sa profession.

Lorsqu'il est instructeur, les premiers mois du conflit, Firmin retrouve tout naturellement, lorsqu'il évoque les jeunes recrues, le ton d'un instituteur. Lui-même évoque dans ses lettres « ses grands élèves ». Le 23 septembre 1914, il donne à Marie-Louise des nouvelles des jeunes classes et en particulier des jeunes Bellentrains : « Aujourd'hui nous avons comme d'habitude travaillé sur la digue le matin et fait du service en campagne l'après-midi. Conchâtre, interrogé par le capitaine sur la théorie que j'avais faite à ma section a fort bien répondu. (...) Tu pourras faire des compliments aux familles Conchâtre et Marchandet Philippine qui viendront sûrement te demander des nouvelles. Ces bleus de Bellentre me font honneur. » Il évoque les jeunes soldats comme il évoquerait les élèves de son école.

C'est également l'instituteur qui s'exprime lorsqu'il est question des règles d'hygiène qu'il doit inculquer aux jeunes recrues. Sur un carnet, il note : « Théorie du 4-12-14 Propreté personnelle. - pour les autres, pour soi. La tenue. - Plus de laisser-aller. (...) » L'instituteur de la III<sup>ème</sup> République est formé à l'Ecole normale aux notions d'hygiène auxquelles il doit veiller au sein de sa classe, aussi Firmin est-il pointilleux sur ce sujet. Sur le front, le maintien de l'hygiène, de la propreté lui permettent de montrer à son épouse que malgré tout, il reste le même. Il évoque plusieurs fois le maintien, même au front, d'une « tenue du dimanche ». Le 4 juillet 1915 il écrit à Marie-Louise : « Paraît que c'est dimanche : pour lors, j'ai mis ma cravate à col et soigné ma toilette. ». Son épouse voit ici la preuve qu'il ne change pas et lui écrit le 8 juillet 1915 : « Merci pour ta lettre du 4 que je reçois ce soir ; j'ai bien du plaisir à savoir que tu es en bonne santé ; j'en ai beaucoup aussi à savoir que tu peux donner à ton corps les soins de propreté nécessaires. Un détail me prouve que tu n'as pas changé : c'est ta mise soignée du Dimanche.»

Avec son fils et son épouse, Firmin reste un instituteur. Il se préoccupe de la scolarité de son fils, notant dans les lettres de l'enfant ses progrès en calligraphie ou en orthographe. Il retrouve également ses réflexes d'instituteur lorsqu'il note dans la marge de la lettre de son épouse du 23 octobre 1915, des TB face au récit des progrès de leur fillette. Et même Marie-Louise, bien qu'institutrice, n'échappe pas aux remarques de son instituteur de mari. Son écriture est soignée mais parfois, elle laisse échapper une faute que son mari s'empresse de corriger. Sur une lettre de son épouse datée du 4 juillet 1916, Firmin fait quelques corrections et ajoute au bas de sa réponse : « PS : Tu fais encore des fautes de temps en temps et, par habitude, je les corrige. Tu ne m'en veux pas ? »

Les réflexes de l'instituteur se retrouvent aussi dans l'observation et la description de son environnement, de ses conditions de vie. Les historiens soulignent que, par leur formation, les instituteurs se montrent souvent très précis dans leurs lettres. Firmin quitte la Savoie et découvre de nouveaux paysages et de nouvelles cultures qu'il décrit dans ses lettres. Loin du danger, à Barbières, Bollène ou La Valbonne, il présente de manière plaisante son nouvel environnement à Marie-Louise. Il lui envoie des cartes postales

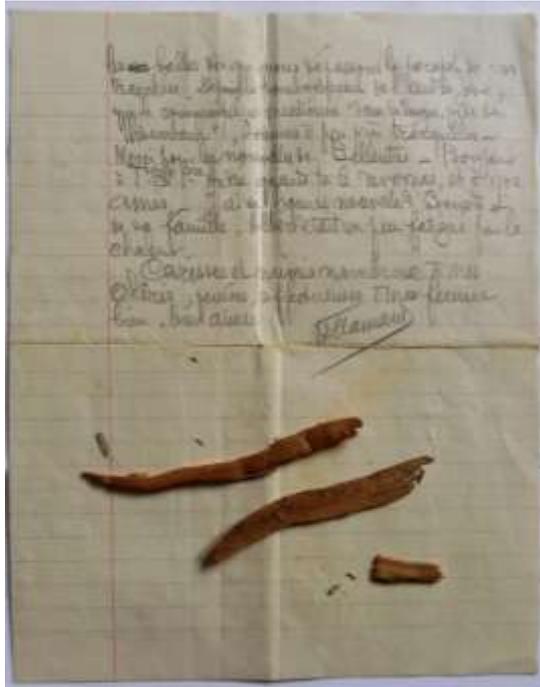
illustrées de Barbières et lui décrit le paysage drômois, toujours avec la précision d'instituteur qui le caractérise. Il évoque « Des treillages encore, des champs de maïs, de courges alternent avec de grandes pièces de blé, de trèfle, des prairies. Terrain argilo-calcaire et maisons ayant l'aspect de celles que nous avons vues à pâques chez Edouard [à Larnaud dans le Jura NDA]. » Ces moments sont pour Firmin l'occasion d'établir des comparaisons, toujours flatteuses pour sa Tarentaise natale. Le 18 novembre, il la compare à la Drôme mais, derrière la légèreté, il décrit surtout un paysage figé par la guerre : « L'hiver est arrivé ici. Il a gelé cette nuit. Les labours ne sont pas terminés... faute de bras. (...) De nombreuses meules de luzerne et de paille noircissent de vieillesse... et les bovidés sont crottés affreusement ! On n'est plus en Tarentaise. »

Une fois sur le front, dans les Vosges, Firmin, à son habitude, entreprend de décrire par petites touches les paysages, dans les limites de ce que la censure autorise. Dès les premiers jours, il observe : « Le pays est magnifique pour un touriste que n'obséderaient pas les préoccupations de l'heure présente. De ci, de là, les traces du passage des Vandales modernes. La population vaque aux travaux champêtres comme si de rien n'était ; les femmes et les jeunes filles travaillent autant que chez nous. » Il décrit les villages alsaciens proches de la ligne de front qui subissent les bombardements. Le 24 novembre 1915, de retour de l'un de ces villages, il est impressionné par la modernité des habitations allemandes pourvues de l'eau et de l'électricité à tous les étages, et amplement meublées.

Il décrit aussi la nature et les effets de la guerre : les branches cassées par les obus, les balles qui claquent sur les sapins. Avec l'arrivée du printemps, il oppose la douceur des cycles de la nature à l'activité guerrière des hommes le 15 mars 1916 « Les oiseaux chantent et annoncent le printemps mais les v v r r r â oum annoncent toujours la guerre. » ou plus amer le 3 mai 1916 « Les arbres fleurissent, les oiseaux chantent, les prairies verdissent et... les hommes se tuent ! »

Instituteur dans l'âme, il s'intéresse à la végétation dans les Vosges et envoie des spécimens à sa famille, comme il l'avait fait à Barbières et Bollène. En juillet 1915, il envoie à Marie-Louise une labiée des Vosges et jouant sur le sens du mot labié, il précise : « une labiée [terme botanique : en forme de lèvres NDA] des Vosges pour joindre nos lèvres... ».

Les envois de végétaux sont parfois l'occasion d'une leçon de sciences ; le 18 juillet, il partage une découverte avec Marie-Louise et Emile : « En faisant notre cagna, travail qu'interrompt sans cesse la pluie mais que favorise le brouillard qui la suit, nous avons mis à nu des racines de vieux sapins lesquelles, la nuit bien noire venue, sont phosphorescentes et si lumineuses qu'elles permettent de lire l'heure aux montres (il était 9 h 20 du soir hier). Je t'en envoie un morceau. Peut-être faut-il l'action combinée du soleil et de la pluie ensuite pour obtenir ce résultat ? Tu verras bien. »



*Archives privées, végétaux vosgiens envoyés par Firmin Allamand, 1915*

Marie-Louise est institutrice et partage avec son époux les nouvelles de leur école. Lorsqu'elle lui raconte l'évolution des effectifs, son épouse partage un peu de ce qui faisait avant leur quotidien, et lui montre les conséquences de son absence. Au chef-lieu, Marie-Louise qui s'occupait avant la guerre des plus petits, assure désormais seule sa classe et celle de son mari. Les effectifs de l'école fluctuent, même si cela se produisait déjà avant le conflit, selon les saisons, les travaux agricoles ou le départ des parents pour Paris : de 5 élèves le 19 octobre 1914, l'effectif passe à 30 le 30 novembre 1914. Le 18 novembre 1915, Emile annonce qu'ils sont 41 élèves en classe, « on s'entend pas tellement on barbote à repaser et à repaser nos leçons », et le 21 décembre 1915, Marie-Louise s'inquiète d'en avoir déjà une cinquantaine.

A l'école, la guerre s'invite dès la rentrée 1914 ; les programmes sont modifiés et les instituteurs doivent désormais l'évoquer. A Bellentre, Marie-Louise intègre les événements à sa classe, comme Emile en témoigne dans ses lettres : « on a dessiné des soldats en train de faire la soupe », « quand la maman lit le communiqué tous les livres se ferment et moi je prend ma règle et je m'envai à la carte pour montré les villes ».

Firmin participe également à l'instruction patriotique de ses anciens élèves et leur envoie des cartes que Marie-Louise devra leur commenter. Devenu soldat, il reste malgré tout un instituteur.

#### IV / Firmin et Marie-Louise sont un couple uni

La correspondance de Firmin et Marie-Louise est riche et très bien conservée notamment parce qu'ils formaient un couple uni, qu'ils s'aimaient. Malgré la distance et le danger, ils tentent de préserver les liens entre eux, de se ménager des temps où ils se donnent l'illusion de recréer leur vie conjugale.



*Archives privées, Firmin Allamand et Marie-Louise Miège, avant leur mariage ?*

Durant deux années, leur relation est quasi exclusivement épistolaire. Dès les premiers jours, Firmin promet d'écrire quotidiennement et demande à son épouse de lui écrire souvent et longuement. Le 23 septembre 1914, il écrit : « Donne-moi également beaucoup de détails sur votre existence cela, tous les 2 jours si possible. »

Marie-Louise va donc lui écrire régulièrement, souvent le soir, et évoquer avec lui sa journée, recréant sur le papier une forme d'intimité. Elle lui détaille tous les petits faits qui lui paraissent parfois bien banals comparés à la vie des hommes mobilisés : les travaux

au jardin, les récoltes, le pain qui vient parfois à manquer, les visites qu'elle reçoit, les promenades et les jeux avec les enfants, les petits potins du village.

Mais, derrière toutes ces petites anecdotes qui peuvent nous sembler futiles, Marie-Louise « dit » beaucoup : la volonté de maintenir un semblant de vie quotidienne avec Firmin, de partager avec lui les petits événements auxquels il n'assiste pas, de mettre à distance la guerre, le danger et l'angoisse, de le distraire de son quotidien de soldat et aussi l'espoir d'un avenir plus heureux.

J'ai choisi une lettre pour illustrer mon propos : le 15 avril 1915, Marie-Louise écrit : « Comme il y a un an à peu près, j'ai passé toute ma journée au jardin avec cette différence que cette année j'étais seule, j'ai bêché, taillé, semé ; j'ai fini, pour le moment du moins. Mes mains sont bien calleuses, mais basta ! je suis quand même satisfaite de mon ouvrage. Je veux bien soigner mon jardin pour que tu le trouves beau quand tu reviendras. (...) j'ai taillé la vigne, les groseilliers et les rosiers. Notre prunier est bien "boutonné", j'ai l'espoir de pouvoir faire encore beaucoup de confitures cette année. Tu n'as pas goûté de celles de l'année passée, mais j'espère que tu seras déjà revenu pour faire celles de cette année. »

A travers l'évocation des travaux du jardin, Marie-Louise parle ici de sa vie d'avant, de sa solitude actuelle, montre la fierté de se débrouiller seule, évoque l'absence de son mari et l'espoir de son prochain retour.

Firmin est bien sûr avide de toutes les nouvelles de sa famille. Le 29 juillet 1915, il remercie tendrement son épouse : « Je te remercie de toutes les nouvelles contenues dans ta présente lettre : bonne santé de la famille, jardin productif, tout cela est ton œuvre, je suis fier de celle à qui j'ai uni ma vie ! »

Comme des millions d'époux et de père, Firmin est absent du foyer mais Marie-Louise essaie d'assurer sa présence, en particulier auprès de la petite Cécile. Le couple échange des photographies qui jouent le rôle de substitut de l'absent. A Bellentre, elles trônent partout dans la maison ; Cécile leur adresse des baisers et les montre lorsque sa mère ou son frère parle de papa. Marie-Louise envoie aussi des photographies à Firmin. Le 18 mars 1915, elle lui annonce qu'elle et les enfants ont pris le train pour Bourg-Saint-Maurice où Monsieur Marty les a photographiés. Lui, attend l'image des siens avec impatience : « l'absent serrera précieusement sur son cœur l'image de ses chers aimés... ne pouvant faire plus ! » Sur le front, sa famille l'accompagne : « Je sors ta photo chaque jour et cette vision me reconforte ; si j'avais besoin d'être reconforté. »

Les lettres sont aussi l'occasion d'exprimer des sentiments intimes. Firmin peut parfois paraître froid, mais il sait aussi se montrer tendre avec son épouse. Il reste pudique mais manifeste sa tendresse dans les multiples manières de la désigner. Il emploie souvent la formule épistolaire classique « Ma chère Marie-Louise » mais aussi de nombreuses formules plus personnelles : « Ma bien-aimée », « Ma chère petite femme », « Epouse bien aimée », « Ma Louissette bien aimée ». L'amour s'exprime aussi au moment de finir sa

lettre, par l'envoi quasi systématique de marques physiques d'affection : « je t'envoie tout plein de tendres mimis », « Je t'embrasse bien fort. », « Caresses et baisers bien tendres à mes chers aimés », « Mimis plein la bouche », etc.

Pour autant, l'amour et l'affection n'empêchent pas les brouilles et les disputes, même à distance. En janvier 1915, Firmin, en bon instituteur méthodique, tente d'inculquer à Marie-Louise une méthode de correspondance : « Tu ne réponds pas à toutes mes demandes. Reprends donc mes dernières lettres pour m'écrire. » Elle lui répond alors, mais de façon sèche et très scolaire : « Je profite d'un reste de jour pour venir causer un moment avec toi. J'ai sorti ta lettre du 5 et vais la relire. Tu m'as posé quantité de questions et j'y vais répondre tout de suite. 1° J'ai reçu la bicyclette. Joseph me l'a amenée lors de sa dernière visite (...) 2° Ai pris le paquet chez Elise aux dernières vacances ; il renferme bien une quantité de cartes et lettres et ton rasoir, du tabac et des espadrilles. 3° N'ai pas encore reçu les prix de Mme Monin. 4° N'ai pas encore vu Melle Michallet. Je n'ai même pas encore vu Flavie. » Firmin relève dans cette réponse une certaine irritation chez sa correspondante : « Bien reçue hier soir ta longue lettre du 14 contenant les réponses à mon questionnaire précédent ; merci. Etais-tu fâchée ? L'écriture trahit une certaine irritation. » Le 20 janvier, à la réception de cette lettre, Marie-Louise clôt tendrement la brouille entre eux : « Est-ce vrai que tu as pu me croire fâchée, en lisant ma lettre de jeudi dernier ? (...) Un gros baiser pour oublier cela. » Elle la lui rappelle cependant – malicieusement ? - le 24 janvier 1915 : « PS : On vient d'allumer la lampe et j'ai relu ma lettre ; je m'excuse de ce que la dernière page en soit si mal écrite parce que je n'y voyais plus. Sans cela tu croirais encore que je suis fâchée et j'en aurais de la peine. »

Une autre dispute a lieu lorsque Firmin est sur le front. En mai 1916, Marie-Louise est à Séez. Son mari lui demande l'envoi d'enveloppes, restées à Bellentre. Il ralentit puis cesse ses envois. Lorsque qu'il reprend sa correspondance, le ton est plus amer : « Tu sais ? J'attends toujours les enveloppes promises, très étonné de n'en pas trouver dans tes lettres. Il est vrai que tu ne peux m'en envoyer que de Bellentre, tu n'avais pas les moyens de le faire au cours de tes déplacements de vacances. Donc, c'est pardonné ; mais tu ne trouveras pas mauvais d'avoir de ce fait été privée de courrier du 30, du 1, du 2... Mieux vaut se taire que faire lire à tout le monde une carte "Je vais bien, je t'embrasse". » Marie-Louise ressent ce silence comme une punition. Elle le lui écrit : « Pas eu de tes nouvelles mercredi, ni hier, ni ce matin ; c'est peut-être une punition ; mais j'espère qu'elle ne se prolongera pas trop. », « Pas de tes nouvelles hier, ni ce matin ; c'est la punition qui continue... et je n'en suis pas très étonnée. » Firmin reçoit enfin ses enveloppes et leur correspondance reprend son cours.

Mots d'amour ou disputes, ces échanges montrent que la vie conjugale, avec ses bons et ses mauvais moments se poursuit malgré un contexte tragique : Marie-Louise et Firmin sont et restent un couple.

## V / Marie-Louise devient chef de famille en août 1914

La guerre transforme la vie de tous. Elle fait des hommes des soldats, elle bouleverse la vie des femmes et la répartition des rôles au sein des couples. On a souvent dit que durant le conflit, les femmes avaient remplacé les hommes partis au front, mais je dirais davantage qu'elles ont dû ajouter à leurs tâches quotidiennes, celles assumées par les hommes. Le départ de leurs maris ne les rend pas pour autant libres : certaines retournent vivre avec leurs parents et les hommes, bien qu'éloignés, tentent de garder un œil sur leur foyer.

Sans être facile, la situation de Marie-Louise est plus favorable que celle d'autres femmes de la famille dont les maris sont mobilisés. Moralement, la situation est difficile parce que Marie-Louise reste seule à Bellentre, qu'elle n'y a aucune famille proche mais financièrement, elle est indépendante. Comme fonctionnaire et femme de fonctionnaire, elle dispose de son salaire (loi du 13 août 1907) et peut continuer à percevoir celui de Firmin (la loi du 3 août 1914 autorise, en cas de mobilisation, les fonctionnaires qui ont effectué leur service à cumuler leur solde militaire et leur traitement civil mais les femmes ne perçoivent pas les allocations militaires). A Bellentre, elle dispose d'un logement et d'un jardin attribués par la commune.

Parmi les femmes de son entourage, d'autres sont moins favorisées : Marie Pivot, sa belle-sœur doit batailler pour des allocations qu'elle n'obtient qu'à la fin de l'année 1915 pour ses trois enfants nés en 1906, 1908 et 1912, ou encore sa belle-sœur Rosine, femme d'Edouard Allamand, quitte le Jura avec ses deux enfants et retourne vivre chez ses parents à Villaroger.

Lorsque la mobilisation est déclarée, Marie-Louise est mariée depuis moins d'un an. Elle a donné naissance à sa fille un mois auparavant et devient tout à coup, avec le départ de Firmin, « chef de famille » à 23 ans. Notons qu'il lui délègue ce statut d'abord temporairement, le 23 septembre 1914, lorsqu'il lui demande de faire revenir son fils Emile à Bellentre « pour refaire ou faire connaissance avec la famille agrandie dont maman sera le chef, en attendant le retour du papa. » puis pour une durée indéterminée, trois jours plus tard : « Pour assez longtemps encore, tu seras chef de famille, ne l'oublie pas, soucis et responsabilités exigent un physique vigoureux et un moral à toute épreuve ! ».

Marie-Louise se trouve désormais à la tête du budget familial : achat de denrées alimentaires et produits manufacturés pour elle et les enfants mais aussi son mari, ses frères ou beaux-frères, paiement des cotisations, de l'assurance, gestion de leurs titres, souscription à l'emprunt, etc. A la demande de son mari, elle détaille les prix pratiqués à Bellentre à la fin de l'année 1915 : 1.30 franc le kilo de sucre, 1.35 franc les 250 grammes de café, entre 50 et 60 centimes le kilo de farine, 80 centimes le kilo de pâtes ordinaires,

90 centimes la couronne de pain, 3 francs le kilo de bifteck et de gigot. Les prix des produits laitiers augmentent au début de l'année 1916 : le kilo de fromage vendu à l'épicerie 2.80 francs en octobre 1915 passe à 3.30 francs en mars 1916, le beurre passe de 2.70 francs en mars 1915 à 3.50 francs en mars 1916 mais, note Marie-Louise, malgré le prix élevé « on se l'arrache ». Ces prix sont prohibitifs pour celles qui ne touchent que l'allocation de 1.25 franc, majorée de 50 centimes par enfant de moins de 16 ans, versée aux femmes de mobilisés.

Marie-Louise peut néanmoins continuer à envoyer de l'argent et des colis de nourriture ou de vêtements à son mari mais aussi à ses frères et ses beaux-frères. Les rôles traditionnels s'inversent pendant la guerre ; les hommes dépendent, en partie, des femmes. Une fois sur le front, Marie-Louise fait parvenir à Firmin tout ce dont il pourrait manquer : fromage de Tamié, saucisses, conserves, chocolat, confitures, gâteaux, bonbons, grappes de raisin ou miel. Recevoir des spécialités savoyardes est un peu un moyen de renouer avec son « pays ». Il trouve même au « plum cake moscovite » envoyé par son épouse, le goût du farçon de sa sœur Victoire.

En dehors des finances, Marie-Louise se charge seule de l'éducation et de la santé des enfants. Elle est aidée pour les tâches ménagères et la garde des enfants par sa cousine Suzanne qui lui fait office de bonne. Elle décrit à son mari les progrès des enfants, les soins qu'elle leur apporte. Firmin la félicite d'assurer seule l'éducation des enfants : « J'ai appris avec plaisir les progrès en calcul du petit sergent Emile et les constants progrès en gentillesse de notre mignonne Cécile. Je suis fier de ma femme et de mes enfants ! (Ca rappelle un peu le fameux : soldats, je suis content de vous!). »

Les lettres des autres femmes Allamand, Zulime et sa fille Flavie, témoignent de la vie difficile des femmes en montagne durant le conflit. En juillet 1915, Firmin reçoit une lettre de sa mère dans laquelle elle évoque les femmes et les plus jeunes qui doivent faucher et rentrer le foin, sa fatigue, la perte d'un veau, les contributions qu'elle doit payer et l'aide financière de Marie-Louise. Le 12 septembre 1915, sa mère lui écrit à nouveau : « toute la famille va bien quoique nous somme bien fatigué (...) nous avons eu un grand mauvais temps le 4 septembre la neige est tombé en grande quantité, au point qu'il a fallut descendre toute les bêtes de la montagne. il y avait 80 centimètres de neige au St-Bernard et 10 centimètres au Combette nous avons gardé nos bête 4 jours en bas puis le beau temps nous est revenu et on les a remonté nous avons fini le refoin cette semaine maintenant nous préparons les champs pour encemensé on fera labouré mardi. Victoire et Flavie veulent erssé. »



*Flavie, Marie et Victoire Allamand,  
vers 1907*



*Zulime Allamand née David, peut-être après 1918*

Toutes décrivent l'absence des hommes. A Bellentre, Marie-Louise écrit le 5 juillet 1915 que « la moisson des blés s'achève et les foins avancent. Bien que nombre de bras manquent, le travail ne reste pas à faire. Les jeunes gens sont zélés : Séraphin de Micheline, Evariste Rochet et Louis Rochet du Crey [âgés de 16 à 17 ans NDA] forment une équipe qui va s'offrir là où les hommes manquent. Les vieux font ce qu'ils peuvent et c'est tout à fait réconfortant cette générosité chez les uns et les autres. » Le 20 mai 1916, à Longefoy, Marie-Louise Collombet, belle-mère de Firmin, lui écrit que « le travail ne manque pas. Les ouvriers manquent, chacun a de l'ouvrage chez soi, aussi nous avons tous vieilli et souvent le soir nous allons nous coucher sans manger la soupe, surtout moi. »

La guerre a bouleversé la vie des femmes, leur attribuant des tâches et des responsabilités nouvelles. A la tête de leur foyer, elles vont tout assumer seules durant le conflit et parfois même au-delà pour les nombreuses veuves de guerre et les femmes de mutilés.

## VI / Emile et Cécile sont des enfants durant la guerre

Durant la guerre, les enfants sont séparés de leurs pères qui, bien qu'absents du foyer, essaient de conserver un lien avec eux par le biais de la correspondance.



*Archives privées, portrait de la famille Allamand, 1915*

Emile écrit à son père et ses lettres nous permettent de connaître, partiellement, la vie d'un petit garçon en Tarentaise durant la Première Guerre mondiale. Les lettres d'Emile ne semblent pas corrigées ou dictées par Marie-Louise. L'écriture de l'enfant apparaît spontanée, passant d'un sujet à l'autre, sans ponctuation et proche du débit verbal d'un enfant voulant « tout dire ». Dans les lettres de son fils, l'instituteur constate d'ailleurs l'évolution du rythme des phrases, de leur enchaînement, de la graphie et de l'orthographe.

Emile n'assiste pas au départ de son père ; il est en effet depuis juin 1914 chez ses grands-parents maternels à Longefoy, puis il séjourne chez sa grand-mère paternelle à Séez. Ses premiers écrits ne sont pas conservés mais son père mentionne deux lettres écrites par son fils.

Le 10 octobre, de retour à Bellentre, il trace quelques mots au bas de la lettre de Marie-Louise et, le 13 octobre, il écrit plus longuement à son père :

« cher papa, je vai a lecole, je sais des ja la jeografie et le resumé. on a dessiné des soldats en train de faire la soupe. se matin on a vu passer des soldats sur la route il se son arrêté, il on fai des faissos il se son rposé. pendant la récréation je jou o soldats avec mé camarades je sui le sergent, rojér et le commendant, félix et le chasseur alpin, victor et la sentinelle, jacque monte a la corde. cuelc fois il promène la petite cécile deden la cour. suzanne fesait grinpér la petite pare sa figure, une foi la petite lui a fait pipi sure le menton et on a bien ri on nou a fai des ssiné ton viollon. on a rsu ta lettre ce soir.  
tu te plais parlaba ? tu i et bien ? tu a beaucoup de travail ? tu menvoira des souvenirs de la guerre ? je tenbrasse bien  
émil allamand »

Dans cette lettre d'Emile, la guerre a fait son irruption dans la vie de l'enfant : dans les jeux, à l'école, dans les échanges avec son père. Quel que soit leur milieu, la guerre s'impose à tous les enfants. En Haute Tarentaise, les enfants sont déjà familiarisés avec la présence des militaires – la frontière italienne est proche, les unités alpines effectuent leurs manœuvres et sont notamment présentes aux Chapieux – mais puisque leurs pères, frères ou oncles sont mobilisés, elle prend désormais un sens nouveau.

Loin du front, Emile est peu exposé à la guerre et à ses conséquences directes. Pourtant le conflit est omniprésent, dans les conversations des adultes, l'inquiétude de sa mère ou encore à l'école. Pour Emile, dès les premiers mois, son père est « à la guerre », même s'il est instructeur. Très vite, il lui demande « des souvenirs de la guerre » ou le très classique « casque à pointe ».

En dehors de ces symboles, que perçoit l'enfant de la guerre ? Firmin envoie des cartes de propagande à son fils qui lui présentent une image à la fois simple et violente des « bons » contre les « mauvais ». Emile saisit peut-être mieux la guerre à travers les lettres et souvenirs que son père lui envoie, ceux apportés en classe par ses camarades, ou encore en côtoyant les permissionnaires et convalescents.

Firmin pense bien que son fils pourra trouver un grand intérêt aux récits de guerre. Il écrit le 14 octobre 1915 : « Un grand bonjour à Conchâtre [un Bellentrain en permission NDA.] quand tu le verras. Invite-le à dîner un dimanche ou un jeudi et tu le feras causer de son séjour à 766, Wisembach, Chainaz, Le Réduit, Ménaupré, Les Hyraux, La Croix-le-Prêtre. Ca n'intéressera pas que toi : je sais un de tes écoliers qui ouvrira toutes grandes ses oreilles un peu recourbées... » Plus que les images stéréotypées, les récits des adultes rendent la guerre plus concrète.

Comme Marie-Louise, Emile décrit à son père son quotidien : les jeux avec ses camarades ou avec sa sœur, l'aide qu'il apporte à sa mère, l'école, ses vacances à Sées chez sa grand-mère. L'enfant prend rapidement conscience qu'un rôle lui est désormais dévolu : distraire son père et lui faire partager la vie de la maison. Le 3 décembre 1914, Marie-Louise rapporte les propos d'Emile qui vient d'écrire longuement à son Firmin : « il sera content papa de lire la lettre, j'ai dit beaucoup de choses, ça le fera rire ». Le 28 octobre 1915, le petit garçon adresse une longue lettre à son père :

« cher papa, je vais bien et je pense que toi aussi. je suis bien content que tu viendra en permission. je me suis bien amuser maintenant je vient passer une journée avec toi. pendant la récréation je mamuse aux cheval avec félix arcèn est léon et les filles sont les voitures. a dautre récréation on s'amuse a s'attraper. un jour a la dictée j'ai u 0 faute est j'étais si content que je me cachait sous la table. cécile trotte par le plancher. aujourd'ui elle a passer dessous la table. a 4 heure je m'amuse a clous. elle se sauve d'héhor et moi je me me cache dessous le lit est cécile vien en courant et elle se met a pla ventre et elle regarde dessous le lit et elle me voit je dis attan attan et elle se sauve pendant ce ten la moi je vais me cacher derrière la table : et cécile revient vite elle regarde dessous le lit elle me vois pas elle regarde dessous la table et elle me voit pit défoit on s'amuse a s'attraper et on encour autour de la table et défois on se rencontre et elle rit et défoi elle tombe et elle rit encore plus fort en on joue au cheval maman la met en au sur le cou et je trotte et elle rit quand elle voit ta photographie elle dit [illisible] et elle met son doigt juste sur ta photographie quan on dit ou il est le papa elle regarde vite en au, tante flavie nous avait dit quelle aller venir met elle est pas encore venue et on lattant toujours céline s'amuse aussi avec moi elle jous au ronde a s'attraper et défois on prend la voiture a la récréation je mamuse au train défois tous le train tombe et on rit lors quand on se relève on est tout sale est en se secouent on rit et on s'amus aussi a cach cach un jour j'ai vu un homme qui avait une jambe en bois maman dit que j'écris mieux qu'avant j'ai fait des nombre de 1800 a 2400 – aline pour faire ces nombre elle en venai pas a bout et enfint elle les a finis j'an et venu en permission de 6 jour il nes pas venus ici maman et cécile vont partir samedi ou dimanche le voir je finit ma lettre en t'embrassant bien fort émile allamand ».

Cette lettre aura sûrement amusé Firmin, heureux de voir que son fils attend son retour mais que malgré son absence, malgré le contexte, Emile et Cécile poursuivent leur vie d'enfant.

Même la petite Cécile « écrit » parfois à son père : sa mère prend la plume pour elle ou, plus grande, elle trace des traits sur une carte adressée à son père. Elle est aussi présente par les taches laissées par son biberon ou ses doigts. Ces marques signalent la présence de l'enfant et la rendent plus présente dans les lettres adressées à son père.



*Archives privées, carte de Cécile Allamand à son père et réponse de ce dernier, décembre 1915*

Les lettres d'Emile témoignent de la vie d'un petit Bellentrain entre 1914 et 1916 où la guerre et l'attente du retour du père restent en toile de fond, mais laissent une grande place aux rires, aux jeux et à l'insouciance.

## VII / Firmin est Mort pour la France

Firmin est tué le 24 août 1916, lors d'un assaut à Maurepas, dans la Somme. Son nom figure avec ceux des autres Séerains et Bellentrais morts pour la France, sur les monuments de sa commune de naissance et de sa commune d'adoption.



*Monuments aux morts de Séez et Bellentre (Caroline Favre, 2014)*

Durant le conflit, évoquer sa propre mort est un acte difficile pour les hommes. Pour Firmin, les premiers mois, la mort reste lointaine, peu imaginable puisqu'il est dans la zone de l'intérieur. Cependant, elle est bien présente dans la correspondance du couple Allamand dès le mois d'août 1914 à travers l'annonce des décès de collègues et amis, militaires ou civils.

C'est à travers la mort des autres, que le couple évoque la douloureuse question de la disparition possible de Firmin. Le 19 octobre 1914, Marie-Louise avoue sa peur en émettant le souhait d'« avoir plus de chance que [ses] collègues en deuil, déjà ! » et en janvier 1915, l'annonce de la mort d'un ami bellentrais fait écrire à Firmin « J'ai écrit aujourd'hui à Mme Jovet. Console la pauvre femme de ton mieux, qui sait si tu n'auras pas besoin d'être consolée un jour ? » et à Marie-Louise « Pareil deuil pourrait me frapper ; mais je n'attends pas grande consolation des autres. »

Firmin franchit une nouvelle étape lorsque son départ pour le front devient imminent. Il aborde directement le sujet le 25 mars 1915 : « Mon aptitude à l'emploi de chef de section de mitrailleuse sera mieux qualifiée (...) et dès lors il se pourra que je sois nommé adjudant ou même sous-lieutenant. On meurt aussi bien comme sergent que comme sous-lieutenant, mais la famille touche une pension bien différente selon le grade. C'est l'avantage le plus clair et il est compensé par beaucoup d'inconvénients que je ne t'énumérerai pas. »

Sur le front, dans les Vosges, Firmin est confronté à la mort mais elle semble encore rare, lointaine, imprévisible. Le sujet est relativement peu abordé dans la correspondance du couple, comme dans celle de nombreux combattants. Longtemps, Firmin est en secteur calme ; s'il subit l'angoisse des bombardements, il n'est pas confronté à celle des assauts. Parfois, le tragique des événements l'oblige à libérer sa parole, par écrit. Dans ses lettres, il partage alors avec Marie-Louise sa peine lorsque la mort frappe ses amis et évoque les dangers auxquels les hommes sont exposés.

Malgré tout, le couple croit en la bonne étoile de Firmin et évoque peu l'éventualité de sa mort. Mais dans la Somme, en août 1916, le contexte est tout autre : le 62<sup>ème</sup> BCA se trouve au cœur d'une grande offensive. Deux cartes écrites par Firmin les 21 et 23 août 1916, à Maurepas, « en plein champ de bataille », sont conservées : dans ses lignes, la violence et la mort sont présentes comme jamais elles ne l'ont été. Il écrit chaque fois à la veille d'un assaut et évoque de manière non équivoque la possibilité de sa propre mort. Le 21 août, il rédige ce que les historiens nomment une lettre testament et écrit :

«M.....s Le 21-8-16 après-midi Ma bien aimée Marie-Louise, Suis en plein champ de bataille, blotti dans un trou pendant que le vacarme des obus siffle et tonne au-dessus de ma tête. Au dire des connaisseurs, Verdun n'approche pas notre coin comme intensité de bombardement. Et nous n'attaquons que demain ! Que sera-ce donc cette nuit ?

Nous avons marché pendant 15 km après le débarquement des camions, en transportant notre lourd matériel, la nuit, sous le feu des obus, le Bon n'a eu qu'un blessé léger, en relevant, les autres corps ont été moins chanceux. Te dire que nous étions exténués en arrivant ne t'apprendrait rien. Le ravitaillement pourra-t-il arriver ? L'eau surtout, pour la soif d'abord, pour la propreté ensuite. J'ai des mains si sales que je n'osais écrire ! Quoi qu'il m'arrive, tu auras de mes nouvelles demain (entre camarades sous-officiers nous avons échangé nos adresses). J'espère pouvoir te les envoyer moi-même et, dans cette attente, t'envoie pour tous trois un au-revoir où je mets tout mon cœur. Affections à ma famille.»

Il s'agit bien d'une lettre testament parce que son auteur y évoque concrètement l'éventualité de sa mort. Notons dans cette lettre que, par un détail qui peut nous sembler futile, être propre dans les tranchées, Firmin décrit à son épouse la violence des combats, une violence qu'il n'a jamais alors connue : il prend conscience qu'il perd le contrôle de

son corps et que ce qui faisait une partie de son identité, être toujours impeccable, lui échappe.

Deux jours plus tard, il décrit à nouveau les combats : « A chaque minute la mort nous frôle... et des camarades tombent, quelques-uns pour ne plus se relever. Pas de trêve ; les obus s'entrecroisent en tous sens, de tous les calibres, fusants et percutants. Le ravitaillement nous parvient difficilement, au prix de pertes. », mais il n'évoque plus sa propre mort. Il envisage même le retour au repos et clôt sa lettre tendrement : « Au revoir, ma chérie. Baisers et caresses aux petits, amitiés à tous les parents et à toi mes plus tendres pensées. » Il est tué le lendemain, 24 août 1916.

Marie-Louise, à son habitude, écrit à son époux, au moins jusqu'au 28 ou 29 août d'après les cachets des lettres qui lui sont retournées en octobre 1916. Ces lettres, restées scellées, ont été conservées par Marie-Louise puis ses descendants. La correspondance est alors interrompue, et il est presque impossible d'aborder le deuil de la jeune femme. Cependant, à la fin de l'année 1914 et au début de l'année 1915, Marie-Louise avait évoqué le deuil d'une famille bellentraine, pareil à celui de tant d'autres et, probablement, à ce qui sera le sien. Marie-Louise décrit d'abord l'attente angoissante des nouvelles, l'inquiétude lorsque les lettres se font moins fréquentes et lorsque le silence s'installe. Il faut alors se tourner vers les camarades du régiment et leurs familles, croiser les informations avec les communiqués. C'est souvent par ce biais que les familles apprennent la mort de leurs proches : l'annonce officielle, transmise par le maire ou les gendarmes n'en est que la confirmation. Pour Marie-Louise, l'annonce officielle est écrite le 22 septembre, mais il semble qu'elle avait appris la mort de son époux vers le 30 août.



*Archives privées, lettre écrite par Marie-Louise Allamand et renvoyée après le décès de son époux*

L'annonce de la mort est un choc ; Marie-Louise décrit ce moment lorsque la famille Jovet apprend qu'Hypolite a été tué : le désespoir de la mère et les pleurs de la famille puis le repli sur soi, le déni du plus jeune frère puis petit à petit, la vie qui reprend malgré tout. Pour les proches, faire son deuil c'est aussi chercher à avoir des informations plus précises sur les circonstances de la mort. Parmi les archives de Marie-Louise, une lettre d'un ami de Bourg-Saint-Maurice, Gaide, infirmier au 62<sup>ème</sup> BCA. Flavie, la sœur de Firmin, lui avait écrit le 4 septembre pour avoir des détails. Il lui répond :

« Je m'empresse de faire réponse à votre carte du 4 au sujet de votre frère. C'était le 24 Aout à 17h45 que nous avons attaqués près de Maurepas. C'est en avançant que Firmin a reçu une balle au côté droit il a été ramassé et porté au poste de secours vers 19 heures. Je lui ai causé environ 10 minutes car je ne pouvais rester plus longtemps il y avait beaucoup de travail et plusieurs de mes collègues avaient été amochés. Il m'a très bien reconnu, il causait difficilement, il m'a dit de lui dégraffer ses jambières et delasser ses souliers, qu'il avait froid en effet lorsque je lui ai serré la main il était gelé. C'est tous ce qu'il m'a dit, de là je suis parti chercher d'autres blessés lorsque je suis revenu, hélas, votre frère était décédé, on l'avait fouillé mis ses papiers et ses objets de valeur dans son mouchoir pour l'envoyer à sa famille. Le lendemain on la enterré avec plusieurs de ses camarades tout près du poste de secours à 1 kilomètre environ de Maurepas. Il est regretté de ses camarades et tous nous gardons un bon souvenir de lui car il est mort en brave. Aussi faites bon courage et consoler votre maman qui est la sienne et dites lui que je prends part à sa douleur. Recevez toute la famille Mlle mes plus vives condoléances, Gaide »

Nous le voyons la réponse est assez convenue, mais les familles ne cherchent pas tant à savoir la vérité qu'à s'entendre dire ce qu'elles attendent : il est mort en héros, sans souffrir.

En 1916, Marie-Louise a 24 ans, Emile a 9 ans, Cécile 2 ans. La vie d'avant que Marie-Louise appelait de tous ses vœux n'a pas repris son cours, mais il est important cependant de ne pas la voir que comme une veuve de guerre. Dans leurs lettres, Firmin et Marie-Louise ont exprimé leurs peines et leurs souffrances mais aussi leur amour, leurs espoirs. Marie-Louise avait écrit avec beaucoup de sensibilité le 1<sup>er</sup> août 1915 : « Aurions-nous cru ce jour-là celui qui nous aurait dit que la guerre durerait un an ? Nous avons beaucoup appris à nos dépens et nos idées ne sont plus les mêmes. Nous aussi nous avons changé... Et l'on est étonné de vivre quand même sans se sentir malheureux, on espère et on croit en des jours meilleurs passés près de ceux que l'on aime. »

Enfin, j'ai choisi comme dernière image, une photographie prise environ sept ans après le portrait de la famille réunie qui a ouvert cette présentation, pour nous rappeler que pour toutes les familles endeuillées, la vie a malgré tout continué.



*Archives privées, portrait de Marie-Louise, Emile et Cécile Allamand, vers 1923*